

Embrouilles et Dolce vita- Laure Enza

Laure Enza

EMBROUILLES ET DOLCE VITA



Pneu

Kenza, mai 2023

Au moment où j’essuie mon front d’un revers de manche, je comprends que je viens d’y étaler une bonne couche de cambouis. Je jette un regard exaspéré à mes copines qui pouffent, bien à l’abri derrière la glissière.

— Qui aurait cru que notre petit rat de bibliothèque se serait transformé en MacGyver de service ? raille Ciela en contemplant ses ongles manucurés.

— Oh ! moi, ça ne m’étonne pas ! Sous ses allures d’ange blond, elle était un peu le garçon manqué de la bande, renchérit Charlotte avec un clin d’œil.

Totalement insensibles à ma position inconfortable, elles restent plantées sur le talus, telle une parodie de Quichotte et Panza au féminin. La grande brune et la petite ronde semblent se satisfaire de leur sort et brassent de l’air sans remords.

— J’ai toujours apprécié mon indépendance, c’est tout, marmonné-je, et puis, je trouve que cette expression stéréotypée est dévalorisante. L’adjectif utilisé sous-

entend qu'il manquerait quelque chose à la fille pour qu'elle soit un garçon comme il faut.

— Prenons garde ! La féministe sort ses griffes !

— Ou la littéraire va nous assommer avec un cours de grammaire !

— Au lieu de dire des bêtises, venez m'aider ! protesté-je, alors que je m'évertue à décoincer la jante de l'essieu qui doit être rouillé.

— On trouve que tu t'en sors très bien toute seule, Trésor !

— On est figées d'admiration.

— Pour ma part, je ne sais pas changer une roue ! avoue Ciela en faisant tinter ses innombrables bracelets.

— Évidemment, ma grande, il y a toujours un bonhomme dans ton sillage de femme fatale pour s'en charger !

La remarque de Charlotte, loin de vexer l'intéressée, décuple leur hilarité.

— Sauf aujourd'hui, grogné-je en balayant du regard la petite route, je constate que l'impact de séduction de la baronne a bien baissé !

Quelques rares automobilistes nous ont croisées, mais ils ont passé leur chemin en toute hâte, alertés par le triangle orange et les outils étalés sur le bas-côté.

— C'est ta faute, aussi, Kenza, avec ton indépendance forcenée ! sermonne la belle brune sans prendre ombrage de ma remarque, les mâles ont besoin de se croire indispensables ! Quand ils te voient te débrouiller comme un parfait petit mécano, ils se sentent castrés et s'enfuient la queue entre les jambes !

— Tu généralises, ma belle, je te rappelle que Kenza est en couple avec son Roudoudou-Rudy, rajoute la frisée, les bras croisés sur son énorme poitrine.

— Mais ça ne compte pas ! Ils se sont mis ensemble quand il n'avait pas de poil au menton, ou ailleurs, et il n'a pas évolué depuis ! C'est un geek qui plane à vingt mille, pas un mâle !

Je baisse le nez et louche sur mes outils, pour me donner une contenance.

— Oh mazette ! Ne te vexe pas, ma choupinette ! plaide Charlotte qui se méprend sur ma réaction.

Cela m'est complètement égal qu'elles condamnent mes faits et gestes. Elles ne connaissent plus rien des détails de ma vie privée. Je suppose que c'est ainsi, quand on a laissé l'éloignement s'insinuer dans une relation, grignoter l'intimité, diluer les habitudes. Nous avons besoin d'un laps de temps pour retrouver une connivence qui ne soit pas mécanique.

— Ciela est brute de décoffrage, mais elle a un peu raison, poursuit la frisée, on ne juge pas votre couple, mais Rudy a toujours trouvé confortable que tu prennes tout en charge...

— Tout comme ton Édouard se repose entièrement sur toi pour gérer ta tripotée de mioches, enchaîne Ciela.

Je hoche la tête, satisfaite de voir la grande brune basculer dans mon camp aussi facilement.

— Tu as tout faux, ma girafe, Edouard est un père investi avec ses petits ! La preuve, qui est-ce qui va s'en occuper pendant que je me fais la belle avec vous ?

— Ta belle-mère !

La réponse a fusé sans hésitation, dans ma bouche et celle de Ciela. Elle est suivie d'un rire collectif qui nous

donne presque l'impression que l'écheveau de notre amitié se reconstitue. La connivence renaît par petites touches, au fil des mots et des oublis. Notre sincérité perdue nous rattrape cahin-caha sur une route de campagne.

J'espère qu'il n'est pas trop tard.

J'assène un coup sec qui dégage la roue rebelle de son logement. Elle s'affaisse mollement sur le côté et me laisse le champ libre pour insérer la galette et visser les écrous. Les filles m'observent avec soulagement. Je m'acharne en m'interrogeant sur ce voyage qui commence plutôt mal. J'espère que ce n'est pas un présage pour la suite de cette virée entre copines qui tentent de recoller les morceaux après tant de temps perdu.

— Filez-moi les enjoliveurs, si ce n'est pas trop vous demander, insisté-je en donnant un coup de croix qui bloque l'ultime boulon.

— Oh ! ça, je peux le faire ! s'exclame Charlotte qui tâche de se rattraper par une soudaine collaboration.

Elle enjambe la rambarde avec une agilité inattendue, comme si les kilos superflus accumulés ces dernières années n'étaient pas si encombrants. Je la regarde s'agiter pour essayer de ranger le cric dans l'emplacement prévu à cet effet dans le coffre étroit, puis d'y entasser à nouveau nos bagages. Si sa silhouette a changé, son attitude est toujours la même : Charlotte s'évertue à organiser, programmer, ordonner, en toutes circonstances.

Ciela, quant à elle, juchée sur ses talons de douze centimètres, ne réagit pas. Qui part en voyage pour six heures de route dans l'habitacle exigü d'un cabriolet, vêtue comme pour un défilé de mode ? Ciela Morgana Ferraro, bien sûr. Même si elle est mortifiée à l'idée d'avoir enfilé un gilet jaune sur son ensemble ajusté, madame la

mondaine n'en reste pas moins magnifique. Son trois-pièces en tweed ressemble à un tailleur Chanel qui aurait rétréci au lavage. La jupe est minuscule, le top à bretelle laisse voir son ventre musclé, et la veste n'est là que pour mettre en valeur toutes les parties nues de son anatomie. Lorsqu'elle franchit à son tour la glissière de sécurité, elle provoque presque un carambolage parmi les quelques automobilistes qui s'attardent sur ses jambes fuselées.

— Alors, Trésor, on en parle de l'impact de ma séduction ? lance-t-elle en se déhanchant de plus belle pour nous rejoindre.

— Dépêche-toi de grimper ! Il ne manquerait plus qu'on nous arrête pour racolage, m'esclaffé-je en lui ouvrant la portière avec une révérence.

— Je veux que tu en conviennes. J'ai de beaux restes pour une vieille de trente-trois ans, insiste-t-elle en se dépouillant langoureusement de son gilet de sécurité.

Elle est tellement séduisante que le bout de tissu lui-même risque de prendre feu. Une salve de klaxons égrillards accompagne son geste.

— Nom d'un petit bonhomme en mousse ! proteste Charlotte, les poings sur les hanches, pour aider, en cas de crevaison, il n'y avait personne ! En revanche, pour assister au spectacle, on dirait que tous les abrutis du coin ont jailli par magie des fissures du bitume.

— Je *suis* magique, j'ai deux prénoms de fées renommées, après tout !

— Mais oui, madame la baronne, tu es toujours appétissante, concédé-je, maintenant, range tes guiboles avant de créer un nouvel incident.

J'observe avec amusement son manège tandis qu'elle se tortille sur la banquette arrière, fière de ses atouts. On

est à cent lieues de l'image rustre et massive que renvoyait Ciela le jour de notre rencontre. Nous avions une dizaine d'années, une dégaine à faire pitié et nous étions loin d'envisager de nous retrouver un beau matin sur une route de montagne, à changer la roue crevée de sa décapotable !

— Heureusement que tu as eu la présence d'esprit d'équiper ta voiture d'une roue de secours, Ciela ! À présent, par souci d'économie, la plupart des constructeurs ne fournissent plus qu'un kit de réparation, déclare Charlotte d'un air docte, c'est une vraie misère, la société de consommation part en quenouille.

— Bah, je ne savais même pas qu'elle était si bien équipée. À dire vrai, aussi bien que son ancien propriétaire, lance la fée avec un rire de gorge.

Elle non plus, n'a pas changé, et nous allons subir ses allusions coquines et ses remarques salaces pendant tout le trajet, comme au bon vieux temps. Pourtant, je ne trouve plus ça si amusant.

Suis-je la seule à avoir reçu des leçons qui m'ont rendue adulte ?

— On ne pourra quand même pas terminer le voyage comme ça, indiqué-je en m'installant au volant, il va falloir dénicher un garage en chemin, car avec cette galette, on ne peut rouler qu'à quatre-vingts kilomètres-heure.

— On va avoir l'air de mémés décaties qui craignent d'abîmer leur sportive ! proteste Ciela, ça me retourne les ovaires !

— On va surtout être très en retard, les cocottes ! souligne Charlotte, affolée. J'avais noté six heures de route en moyenne. Deux fois quinze minutes de pause. Arrivée à Florence à midi tapante. Je vais prévenir

Tommaso, le propriétaire de l'appartement. Toutes nos visites de ce premier jour vont être décalées ! Tiens, Kenza, fais un brin de toilette avant de tout salir !

Tandis qu'elle dégaine son portable, elle me tend un paquet de lingettes qu'elle a sorti de son immense besace à la Mary Poppins. J'ai la sensation de me retrouver à la place d'un de ses trois ou quatre enfants, qu'elle maternelle avec autant de précision qu'un métronome. D'ailleurs, j'obtempère sans mot dire et me débarbouille sous son inspection minutieuse.

Même si je n'ai pas revu cette femme depuis trois ans, je peux certifier qu'elle n'a pas changé d'un iota. À part quelques kilos supplémentaires dus à ses grossesses. Elle doit penser qu'il en est de même pour moi. Elle me considère sûrement comme la copine toujours sympa, toujours partante. L'intello littéraire, rétrograde sur les bords, la libraire pleine d'espairs et de projets. La bonne poire, l'amie fidèle. Ce que je ne suis plus.

Je jette un œil dans le rétroviseur avant de démarrer. J'ai bien cette tête d'ange blond, comme dit Charlotte, avec seulement quelques ridules au coin des paupières. J'ai gardé, bien malgré moi, ce sourire et cet air rêveur. Comment mes compagnes pourraient-elles deviner que cette façade familière a pu masquer un tsunami ? Que la fille sympa et sans histoire n'existe plus ?

Je ne sais pas ce qui m'a pris d'accepter de participer à ce séjour à Florence pour fêter nos retrouvailles. La reconstitution du groupe, trois ans après que la covid nous a éloignées, est certainement une chimère.

Charlotte croit dur comme fer au pouvoir enchanteur de ce moment privilégié entre copines. Avec son caractère enthousiaste et son sens de l'organisation qui frôle la

monomanie, elle ne nous a pas laissé de répit depuis qu'elle a remis le grappin sur nous. Je me demande si son insistance à provoquer ce voyage ne cache pas une volonté inavouée d'échapper à son rôle de mère au foyer dans lequel elle prétend se complaire depuis une dizaine d'années. En tout cas, elle n'a eu de cesse de nous faire miroiter la *dolce vita* jusqu'à ce que nous cédions. Comme au temps de notre enfance, son attitude me rappelle son animal favori, un bouc têtu et fantasque qui la suivait partout.

Je jette un œil à Ciela dans le rétroviseur. Celle-ci prend ses aises sur la banquette arrière, impassible derrière ses grandes lunettes de soleil d'un créateur sûrement connu. Je ne sais pas ce qu'elle pense de cette aventure. La belle brune est peu loquace, contrairement à notre Frisette. En revanche, elle a proposé son cabriolet sans sourciller, donc je suppose que de son côté, elle n'émet pas de réserve quant à l'utilité de ce genre de réunion des anciennes.

Ce mot sonne étrangement dans mon esprit, mais c'est le sentiment que j'éprouve, malgré nos trente ans et des poussières. Nous sommes des antiquités qui exhument leur complicité disparue. J'ai l'impression de les retrouver à l'identique, avec leurs défauts et leurs qualités, pourtant je parie qu'elles ont autant changé que moi, derrière leurs propres façades sociales.

Lorsque nous nous sommes revues dans cette soirée, il y a trois mois, nous nous sommes jetées dans les bras les unes des autres, comme si nous avions été séparées contre notre volonté. Certes, le virus nous a tenues éloignées, le confinement nous a déshabituées de nos rituels de copines. Nous avons cessé de nous fréquenter : Charlotte s'est transformée en spécialiste des gestes barrière et son

appartement en un bunker mieux gardé que celui de la Maison-Blanche. Ciela, fidèle à elle-même, a continué de sortir et de participer à des fêtes clandestines, mais sans nous. Pour ma part, je me suis pliée tant bien que mal aux règles contradictoires, j'ai surnagé un temps, puis je me suis noyée au monde.

Depuis, la pandémie s'est éloignée, certains ont retrouvé le cours de leur vie comme si de rien n'était, mais pas nous. Qu'est-ce qui nous a empêchées de reprendre le téléphone, les escapades, les restos ensemble ? Je le sais, au fond de moi, mais je n'ose me l'avouer. Notre connivence s'est évanouie sans faire de bruit, notre amitié s'est réduite à la portion congrue, à peine agrémentée de SMS polis. Nous avons tu nos peines, nos difficultés, nos vraies natures. Nous avons effacé notre enfance complice, notre jeunesse insouciante, enrobée de culpabilité. Nous avons passé le cap des trente ans, chacune de notre côté, sans avoir l'impression de nous être manquées.

Pourtant, le soir où nous nous sommes croisées dans une fête vaguement officielle, j'ai franchement apprécié ces retrouvailles. Nous avons arrosé cette occasion avec beaucoup de champagne, surtout les filles, et de belles résolutions. Nous avons décidé de reprendre notre histoire au moment où nous l'avions délaissée. Nous avons fait le pari de rattraper le temps perdu, de colmater les fissures par une sororité de surface. Nous nous sommes engouffrées dans le projet de Charlotte pour nous prouver que nous pouvions le faire, que nous étions toujours ces petites filles au coude à coude dans la grande cour grise du collège des Six Vallées.

Mais au fond de moi, je devine que c'est une illusion.

— Attention, ma chouquette, je vois que tu dépasses la limite de vitesse autorisée de deux kilomètres-heure, remarque Charlotte.

— Bon sang, Trésor, n'écoute pas Frisette ! Appuie sur le champignon ou je sens que la ménopause va me rattraper sur la banquette arrière avant qu'on arrive à la frontière !

Surprise

Ciela, mai 2023

Je regarde la route défiler avec lenteur et me demande si je n'ai pas commis une erreur en me laissant embarquer par Charlotte, à cette soirée caritative, il y a trois mois. Je ferme les yeux, derrière mes lunettes Gucci, et je repasse le film de ce traquenard.

Je m'ennuie comme un rat mort dans cette bringue de vieux schnocks. Il n'y a pas un seul mec comestible à des kilomètres à la ronde. Je regrette d'avoir accepté de venir pour faire plaisir à ma jeune collègue de travail. Bon, c'est faux, c'est parce que je n'avais rien de prévu et que je ne peux pas envisager de passer une soirée sans sortir. Je me suis laissé influencer parce qu'elle m'a vanté la fréquentation masculine.

Apparemment, nous n'avons pas les mêmes goûts. Je la vois papillonner d'un directeur ventru à un responsable chenu, en essayant de leur faire ingurgiter une promotion assortie d'une goulée de Perrier, Laurent de son prénom. Là où je cherche des pantalons bien garnis, ma collègue lorgne l'épaisseur du portefeuille. Elle perd son temps, la nunuche. Ces costumes-cravate ont, pour la plupart, leur

trois-pièces bien serré sous haute protection de leur moitié rabat-joie. Quelle idée de venir à une sauterie avec sa régulière ! Ce n'est pas à moi que ça arriverait, je ne sors jamais deux fois avec le même partenaire.

Le fait d'être sous haute surveillance n'empêche pas ces messieurs de me bouffer du regard. C'est tout ce à quoi je peux prétendre, ce soir. Pour me faire bouffer la chatte, je repasserai. Elle aura le temps d'avoir de la poussière dans son écrin brésilien avant que j'arrive à décoincer un seul de ces doyens. L'unique chose qui me console, c'est de provoquer leurs dames aux yeux-révolver. Heureusement qu'elles tirent à blanc. Comme leur mari, je suppose. Toutes ces mauvaises ondes de grande frustration me hérissent.

Ce n'est pas ma faute si ma robe fourreau me donne une allure de chienne qu'on a envie de fourrer. Je l'admets, je vais attraper un rhume tellement elle est fendue, ou tomber dans les pommes tellement elle est ajustée. Le bustier fait remonter mes seins avec une indécence qui me fait frissonner moi-même. Les hommes ont du mal à me regarder dans les yeux.

À leur décharge, je suis la seule femme d'un mètre quatre-vingt-cinq, grâce au petit coup de pouce de mes Jimmy Choo chéries. Résultat : mon balconnet est plus à leur niveau que mes mirettes, pourtant fort belles.

D'habitude, je m'amuse volontiers, quand je vole la vedette à toutes les femelles de la place, mais ce soir, il n'y a pas de véritable concurrence. C'est trop facile et à la fois tellement vain. Ce petit jeu m'a divertie un moment, mais tout ce tintouin me saoule si ça ne se termine pas par une partie de jambe en l'air en bonne et due forme. Dans le tas, il n'y en a aucun pour relever le niveau, pas même un

courageux pour tirer un coup vite fait dans les toilettes luxueuses. Je sais qu'elles le sont, j'y suis allée en repérage.

Je cherche un prétexte pour m'échapper de ce carnaval mortel avant d'avoir des toiles d'araignées là où je pense. Je termine ma coupe en renversant la tête dans un mouvement qui risque dangereusement d'extirper mes lolos de leur enclos. L'honneur est sauf, seule une ombre d'aréole montre le bout de son orbe à la frontière du satin. Le cul serré qui est en face de moi va faire une apoplexie, ou un orgasme spontané, au choix. J'aurais au moins eu l'occasion de me marrer deux secondes avant de tourner les talons aiguilles.

— Ciela ? Ciela Ferraro, c'est bien toi ! Ça alors !
Quelle merveilleuse surprise !

Je mets un laps de temps avant de reconnaître la petite grosse qui trépigne derrière une rangée de costumes sombres. Le temps qu'elle emploie à réduire la distance qui nous sépare pour se jeter dans mes bras. Vu la différence de nos gabarits, elle aurait pu achever de ruiner mon décolleté avec sa tête entre mes seins, heureusement, les siens sont impressionnants et nous servent d'airbags.

— Euh... Charlotte Frasier !

— Wilson-Frasier, ma chère, avec un trait d'union !
précise-t-elle en brandissant son annulaire.

Ouf ! J'ai cru qu'elle me faisait un *fuck*, d'entrée de jeu. Puis, je me souviens de cette petite manie du nom composé.

— Bon sang ! La Chevette ! J'ai failli ne pas te reconnaître ! Tu es toute bouffie ! Tu as pris au moins vingt kilos !

— C'est ça ! se réjouit l'intéressée, tu as toujours l'œil de lynx, dis donc, ma girafe !

Son bestiaire a évolué depuis le temps de nos courses folles dans la montagne. On devine qu'elle a adopté la manie de conduire ses marmots au zoo.

— Ne me m'annonce pas que tu as encore pondu un chiard ?

— Bien observé ! La quatrième ! Une fille, enfin ! Ma petite princesse Emma ! Elle pesait quatre kilos ! Tu veux voir des photos ?

— Non, bien sûr ! Tu sais que je me fiche comme d'une guigne des gosses des autres !

— Et des tiens aussi, puisque tu n'en as pas ! plaisante Charlotte en triturant les bouclettes qui auréolent son visage lunaire.

— Tu enfonces des portes ouvertes, comme à ton habitude, balancé-je sur un ton piqué.

— Tu n'as pas changé, madame-je-n'ai-pas-l'instinct-maternel ! C'est un bonheur de te retrouver ! Quel merveilleux hasard !

— D'accord, félicitations, dis-je, prise au dépourvu par sa réaction, tu viens d'accoucher ?

Je me mords les lèvres. Merde. Qu'est-ce qui m'arrive de la lancer sur le terrain favori des parturientes ? Le récit détaillé de toutes ses souffrances, des contractions, de l'écartèlement de sa chatte en public, des coups de cisaille de l'épisiotomie jusqu'à la délivrance du placenta, tout ça pour le plus beau jour de son insipide existence, non merci !

— Bah, non, voyons, Ciela ! Emma a deux ans. Je t'ai envoyé un faire-part à l'époque ! Tu ne te rappelles pas ?

J'avais juré d'avoir mes quatre enfants avant trente ans !
Ça, c'est fait.

— Je te reconnais bien là, mon adjudant, pas de place pour le hasard dans la tombola de la vie. Et tu ne t'es pas débarrassée de tes kilos, depuis tout ce temps ?

— Ceux des grossesses, oui, avoue-t-elle d'un air contrit, mais pas ceux des excès de gourmandise. Je ne suis pas volontaire comme toi, tu sais.

Un ange passe, pendant lequel elle me reluque des pieds à la tête. Je devine exactement ce qu'elle est en train de cogiter. Elle va me balancer un truc sur notre enfance, sur ce que le temps a fait de nous, de notre détermination, de nos corps.

— Toi, tu es magnifique, ma grande ! Je t'aurais reconnue entre toutes ! On te croirait la reine de ces lieux ! s'écrie-t-elle avec des étoiles dans les yeux.

Je suis surprise, mais lesdites étoiles sont sincères et admiratives, comme au premier jour de notre rencontre, dans la cour du collège des Six Vallées. Il y a des années lumières. Je me sens parée de la même aura d'importance pour elle, comme si nous avions onze ans, comme si je n'étais pas vêtue en pétasse juchée sur mes échasses. La femelle à abattre dans le cercle jaloux de ses congénères. Au contraire, Charlotte continue de babiller de sa voix aiguë, plantée devant moi avec sa robe trapèze qui lui donne l'air d'une tente de cirque. Elle ne me juge pas, elle ne m'envie pas, contrairement à toutes les autres. Pas d'œillade assassine ni de remarques acides. C'est rafraîchissant.

Pour la Chevette, je suis seulement cette grande gigasse de deux ans son aînée, la redoublante qui en connaissait un rayon sur les garçons et fumait des clopes

dans les WC. Il en fallait peu pour impressionner un petit agneau de lait comme l'était la Frisette à l'époque, avec son année d'avance et ses origines du fin fond de la montagne. On avait aussitôt sympathisé avec Kenza, puis une autre fille s'était incrustée dans le groupe, sans vraiment en avoir l'air. On nous appelait les mousquetaires, un trio qui avait l'allure d'un quatuor.

Je sens une espèce de sourire benêt qui étire mes lèvres. C'est involontaire, aussi automatique qu'une piqure de botox. Ça ne me ressemble pas tout ce sentimentalisme à deux balles. J'ai dû abuser des bulles, elles me montent à la tête.

— Tu ne vas pas en croire tes yeux, ma grande, continue la pipelette, mais viens voir qui j'ai dégoté au fond de la bibliothèque !

— Non ! Ne me dis pas que le petit rat est là...

— Si on parle de bouquins, il y a forcément une Kenza dans les rayons ! C'est carrément dingue, de se rencontrer comme ça ! Tout à fait par hasard ! C'est le karma !

Charlotte m'entraîne sans difficulté entre les convives pourtant nombreux. Sa silhouette imposante, mais surtout, l'assurance avec laquelle elle plante ses bottes droit devant elle, comme s'il n'y avait aucun obstacle, suscite un mouvement immédiat de recul. Je ne sais plus quand l'agnelle s'est transformée en rhinocéros, mais je suis satisfaite d'avoir retrouvé cette amie telle que je l'ai quittée : enjouée, honnête, obstinée, la reine des pieds dans le plat.

Nous avons l'air de deux clichés improbables. La grande brune sexy et la boulotte rigolote avancent pourtant d'un même pas vers l'alcôve aménagée en coin lecture et

désertée par les convives plus attirés par les petits fours et les potins que par les bouquins.

— Kenza, ma douce ! Regarde qui j'ai dégoté, contre le bar, comme d'habitude !

La jeune femme blonde qui lève les yeux vers moi n'a pas changé non plus, du moins physiquement. Comme dans mon souvenir, elle est mince, pâle, porte la raie au milieu et une queue de cheval désespérante, ainsi qu'un ensemble gris passe partout.

— Kenza Khabour ! Toujours la même !

Pour une fois, je fais taire ma légendaire honnêteté. Certes, la trentenaire qui est appuyée contre cette bibliothèque ressemble trait pour trait à mon amie, mais je décèle quelque chose de terne en elle. Ce n'est pas parce qu'elle ignore l'usage du fond de teint ou qu'elle a pris la couleur des fichus livres qu'elle affectionne. C'est plutôt qu'elle manque furieusement de lumière. Terne n'est pas le mot exact, Kenza est carrément éteinte.

— Ciela Morgana Ferraro ? Quelle surprise ! Quel plaisir de te revoir ! s'exclame-t-elle d'un air sincère, qu'est-ce que tu fais là ?

— Vous vous demandez pourquoi une déesse de la nuit telle que moi figure parmi les manants qui gravitent dans une soirée de promotion culturelle gratuite organisée par la mairie !

— Euh, tu m'ôtes les mots de la bouche, plaisante Kenza.

Enfin, je suppose qu'elle se marre sous cape, car son sourire est aussi délavé que sa veste.

— Je suis tombée dans un traquenard ! J'ai accompagné une collègue qui m'a menti sur la marchandise, le « buffet » est indigeste, ajouté-je en

mimant des guillemets avec mes doigts, du moins à la hauteur de mon palais expérimenté.

Mes anciennes copines éclatent de rire de concert pendant que je passe ma langue sur mes lèvres, sans ôter une once de rouge waterproof. Elles savent à quoi je fais allusion et sont bien de mon avis, les petites coquines. Après tout, nous n'avons peut-être pas pris autant de distance. On se comprend encore à demi-mot. Comme dit l'adage : « l'amitié, ce n'est pas d'être inséparables, c'est d'être séparés, et que rien ne change. » Bon, le champagne me transforme en philosophe de magazine *people*.

— Madame la baronne a toujours des goûts de luxe et un appétit d'ogresse, commente Kenza avec malice.

— En tout cas, tant mieux pour nous que tu aies accepté cette invitation si bas de gamme pour toi, enchaîne Charlotte d'un air guilleret. C'est extraordinaire de se retrouver là, après cette éternité !

— Comment avons-nous fait pour rester sans nouvelles sur une aussi longue période ?

— C'est la faute de la pandémie, cette salope, et de vos réactions de trouillardes ! Vous avez disparu de la circulation aussi vite que mon dernier rencard après qu'il a tiré son coup !

— Mais elle est terminée depuis belle lurette, la pandémie, remarque la frisettes, pourquoi n'avons-nous pas repris contact ?

Un silence gêné s'installe pour quelques secondes pendant lesquelles personne n'ose répondre avec franchise.

— Il faut absolument qu'on échange nos nouvelles coordonnées ! poursuit-elle en dégainant son portable à la

coque imprimée d'une photo de famille dégoulinante de mièvrerie.

— Mais elles n'ont pas changé depuis, assure la blonde d'un air pensif.

— Les miennes non plus, remarqué-je avec étonnement.

Nous nous entreregardons avec consternation.

— Qu'est-ce qui nous est arrivé ?

— La vie, je suppose. Le quotidien, la charge mentale, nos emplois du temps de ministres, plaide la mère au foyer qui doit se la couler douce aux crochets de son mari avocat plein aux as.

Je sais bien que ces foutues excuses sont bidon. On le sait toutes les trois, et pourtant, on fait comme si de rien n'était. On plaisante, on trinque, on panse les non-dits. On garde le quatrième mousquetaire sous cape.

— Il faut absolument qu'on reprenne contact comme avant ! insiste Charlotte, je vais nous organiser des retrouvailles inoubliables !

Kenza esquisse un sourire contraint et nous observe avec son air d'ange mal coiffé. Elle me fait penser à une figurine négligée au fond de la sacristie, dont la peinture serait tombée par écailles. Quinze ans avec le même mec et voilà le résultat. Adieu, la coupe à la garçonne et le frais minois, il ne reste qu'une silhouette sans apprêt qui acquiesce mollement aux élucubrations de Charlotte.

— Pourquoi pas, si on arrive à accorder nos calendriers, concède-t-elle sans enthousiasme.

— Non, mais vous ne vous rendez pas compte, les filles ! C'est le karma qui nous a réunies !

Charlotte en a pour deux, de l'enthousiasme. Elle en fait des tonnes.

— On ne peut pas lui faire l'affront de l'ignorer ou il va nous dégringoler sur le coin du nez sans crier gare ! Et, croyez-moi, je n'ai pas besoin de l'énerver, le karma ! Alors, je vais nous concocter un événement aux petits oignons !

— On compte là-dessus, mon adjutant, me moqué-je.

Avec ses quatre marmots et son mari avocat, associé dans un grand cabinet, la boulette ne tiendra pas ses engagements, j'en mettrais ma petite culotte en gage. Même si ce soir, je n'en porte pas. Je ne sais pas si j'ai envie d'accorder du temps à ces deux filles du passé qui sont sorties si facilement de ma vie, somme toute.

Charlotte intercepte un serveur pour piquer trois nouvelles flutes sur son plateau. Étonnant, je ne l'avais pas encore remarqué, celui-là. Ce n'est pas un Apollon, ses traits sont irréguliers et sa coupe aussi, mais il a la vingtaine, ce qui le rend attirant dans l'assemblée de croulants qui m'entourent. Si son uniforme noir et blanc qui moule ses épaules triangulaires ne ment pas, je pourrais m'accommoder de cet amuse-gueule, tout en évitant de regarder la sienne. Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Oui, j'aime bien les proverbes éculés.

La voix de crécelle de Charlotte me tire de mes projets gourmands.

— Qu'est-ce que tu en penses, Ciela ?

— Quoi, ma Chevette ?

— Kenza et moi sommes libres, samedi prochain, et toi ?

Le serveur disparaît de mon champ de vision et je soupire. Je toise ces deux perturbatrices d'un air agacé. Bien sûr qu'elles ont du temps. L'une est sans emploi avec

ses mêmes et l'autre, simple libraire avec ses horaires réguliers. Ce n'est pas comme moi, qui travaille dans l'événementiel. Je suis sollicitée de toutes parts. Je n'ai pas une minute à moi.

— On sait que tu as un planning chargé, ma grande, mais tu ne peux pas nous abandonner comme des vieilles chaussettes !

— Tu es la vedette du groupe, on ne peut pas t'esquiver, le trio serait bancal !

Il l'est déjà, à mon avis, mais je chasse cette idée d'un battement de cils.

— Allez-y, continuez à me passer la pommade, j'adore !

Qui aurait cru que je me laisserais embobiner aussi facilement par leurs trognes dégoulinantes d'admiration. Oui, c'est moi, Ciela Morgana Ferraro, la plus riche, la plus séduisante, la plus dégourdie de la troupe. Je ne peux pas me défilier.

— C'est formidable ! J'ai ma petite idée pour renforcer les liens, s'écrie Charlotte, est-ce que vous êtes déjà parties à Florence ?